

Clios le bandit de Henry Bauchau

Spectacle créé le 13 novembre au Théâtre des Osses

Théâtre des Osses
Centre dramatique fribourgeois
Place des Osses 1/1762 Givisiez, Suisse

Location +41 (0)26 469 70 00

www.theatreosses.ch

Administration et contact pour les écoles +41 (0)26 469 70 01

info@theatreosses.ch

© photo Isabelle Daccord

Distribution

Clios	Olivier Havran
Mise en scène	Gisèle Sallin
Scénographie et costumes	Jean-Claude De Bemels
Chorégraphe	Tane Soutter
Lumières et technique	Jean-Christophe Despond
Maquillage	Katrine Zingg
Construction des décors	Wyna Giller / Sandrine Tona / Ricarto / Sergio Almeida et Fiona Delnon (aides)
Réalisation du costume	Fabienne Vuarnoz
Régies son et lumières	David Da Cruz

Résumé de la pièce

« J'ai rêvé d'étoiles et quand la plus brillante est tombée dans une grande traînée de lumière, je n'ai pas pensé en m'éveillant que cela pouvait présager autre chose qu'un bonheur. »

Clios

Clios est un jeune berger. Il grandit dans la paix et l'amour des siens. Un temps saccagé par son oncle qui déclare la guerre au clan ennemi. Ces violences transforment Clios en homme de sang jusqu'au jour où il peut raconter son histoire.

Clios le bandit est tiré du roman *Ædipe sur la route* d'Henry Bauchau (1990), écrivain belge dont le Théâtre des Osses a créé *Diotime et les lions* en 1994.

Parole à Henry Bauchau, écrivain, poète et auteur dramatique

Paris, octobre 2008

Gisèle Sallin a joué un rôle important dans mon œuvre théâtrale car c'est elle, avec Véronique Mermoud, qui a mis en scène pour la première fois *Diotime et les lions*, en texte intégral. Elle l'a fait connaître en Suisse, en France, en Belgique et au Québec. Depuis ce moment elle a eu le projet de faire un nouveau spectacle avec un seul acteur, autour d'un personnage de mon roman *Œdipe sur la route*. Clios est un personnage important de ce roman. Il y paraît d'abord comme un jeune bandit, séducteur et tueur de femmes. Il s'attaque à Antigone, celle-ci appelle Œdipe à son secours et bien qu'il soit aveugle, Œdipe remporte le combat. Le lendemain Clios vient, suppliant, implorer le pardon d'Œdipe et d'Antigone et leur demander de pouvoir se joindre à eux dans leur parcours qui, peu à peu, deviendra initiatique. Au cours de ce voyage, il entreprend de raconter chaque soir à Œdipe l'histoire de son enfance et de sa jeunesse. Il appartient dans ses montagnes au clan de la Danse. De l'autre côté du torrent qui les sépare de la montagne suivante, les prés appartiennent au Clan de la Musique. Depuis des temps immémoriaux les deux clans sont séparés par des attentats et la haine. Clios et Alcyon, le jeune berger du Clan de la Musique, s'aiment de loin. Ils savent l'un et l'autre que franchir le torrent qui les sépare entraînerait leur perte. Chacun, à distance, apprend à l'autre les éléments de l'art de son clan. Les événements les séparent, la lutte reprend entre les hommes des deux clans. Le père de Clios est tué dans un combat.

Un jour Clios est encerclé par les hommes du Clan de la Musique. Il met le feu à sa cachette et, en essayant de se dégager, transperce par malheur Alcyon avec sa pique. Au moment où il pourrait tuer le père d'Alcyon celui-ci lui dit : « Mon fils t'aimait ». Et ils décident ensemble de faire la paix entre ceux qui restent des deux clans. Pour que cela se réalise il faudrait que Clios revienne à sa vie de berger et rebâtisse sa maison. Ce qu'il ne parvient plus à faire, car il est devenu maintenant un homme de sang, un homme de guerre qui a perdu l'habitude du travail. Il parcourt la Grèce en multipliant sur son passage les vols et les crimes. C'est en parlant avec Œdipe et Antigone, en participant à leur initiation par la route qu'il finira par changer.

Je ne verrai pas *Clios le bandit*. Mon âge m'interdit de me déplacer encore. Mais je suis convaincu que Gisèle Sallin présentera un beau spectacle. La longue amitié qui nous lie, sa connaissance approfondie de mon œuvre vont lui permettre de guider l'acteur qui jouera mon texte et qui sera Clios comme je le vois moi-même.

De nombreux et magnifiques spectacles ont fait connaître internationalement le talent de metteur en scène de Gisèle Sallin.

Je suis particulièrement heureux que *Clios le bandit* soit joué pour la première fois au Théâtre des Osses. Comme l'a été autrefois *Diotime et les lions*.

Entretien avec Gisèle Sallin, metteuse en scène et Olivier Havran, comédien

Propos recueillis par Isabelle Daccord et Sara Nyikus, octobre 2008

Gisèle Sallin, en 1994 vous avez créé Diotime et les lions, d'Henry Bauchau. Cette année vous présentez Clios le bandit, du même auteur. Quel est le lien qui vous lie à Henry Bauchau ?

Il y a une quinzaine d'années, j'ai fait partie d'un jury pour jeunes auteurs, en Belgique. En cadeau, j'ai reçu *Œdipe sur la route*. Quand j'ai refermé ce roman, j'ai appelé Henry Bauchau pour lui dire que je venais de terminer le plus beau livre de ma vie. Il m'a alors parlé d'un texte qui au départ faisait partie d'*Œdipe sur la route*. C'était *Diotime et les lions*. Il m'a demandé de le lire et de lui dire ce que j'en pensais. Après ma lecture, j'ai tout de suite rappelé Henry Bauchau : je voulais monter *Diotime* avec Véronique Mermoud. A cette époque, je lui avais déjà fait part de mon désir de créer *Clios*.

Qu'est-ce qui rapproche les deux personnages, Clios et Diotime ?

G. S. : Clios et Diotime se ressemblent dans l'importance qu'ils prennent aux côtés d'Œdipe. Mais si Clios est tellement proche d'Œdipe, c'est qu'ils se reconnaissent : ils ont tous les deux été dévastés par un destin qu'ils n'ont pas voulu. Clios est un innocent déchu comme Œdipe est un roi déchu. Ils cheminent ensemble pour s'en sortir.

Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans les œuvres de Bauchau ?

G. S. : D'abord le thème de l'aveugle. Comme Œdipe, nous faisons tout pour voir et, finalement, nous ne voyons rien. Ce thème résonne énormément en moi. Ensuite l'écriture d'Henry Bauchau. Elle est un déclencheur, elle a une grande force d'action sur les lecteurs. Quand j'ai lu *Œdipe sur la route*, je n'étais plus la même après. Je ne suis pas la seule à le ressentir. Cela vient du fait qu'Henry Bauchau écrit sous la dictée intérieure, il écrit à l'écoute de son inconscient.

Il y a un côté guerrier à son écriture. Le combat est très présent dans son œuvre.

G. S. : Bauchau s'est beaucoup interrogé sur la violence, celle que l'on a en nous et celle que l'on subit. Il ne faut pas oublier que c'est un auteur qui est né en Belgique juste avant la Première Guerre mondiale et qui a participé à la Seconde. Il pourrait être à l'image de Clios qui passe son enfance près d'un clan ennemi. La rivalité est d'abord larvée, puis quelqu'un décide de réanimer la violence. On comprend alors comment la haine s'imprime en Clios, comment un projet destructeur peut être savamment préparé, orchestré jusqu'à l'éradication des autres.

L'art est également un thème omniprésent dans l'œuvre de Bauchau.

G. S. : Oui, parce que l'art est un moyen de transcender la violence. Dans le roman, la gigantesque sculpture qu'Œdipe et Clios gravent dans la falaise leur permet d'exprimer la violence engendrée par leurs souffrances intérieures. De même qu'à travers la danse, Clios trouve le moyen de dire toutes les pulsions extrêmes qui l'habitent.

O.H. : On développe tous des moyens de défense et, comme le disait Freud, la moins mauvaise façon est la sublimation à travers l'art. Quand on est dans l'art, on est dans un moyen de défense pour survivre. On va alors vers l'espérance.

La blessure devient source de l'œuvre.

G. S. : Bauchau le dit : la déchirure que l'on vit au moment de notre naissance, nous oblige à nous mettre debout et à avancer.

Clios le bandit est un récit tiré d'un roman. Comment le présenter pour le théâtre ?

G. S. : Le récit est une forme extrêmement riche. Nous utilisons souvent les différents plans du récit pour raconter une histoire. On joue, on critique, on s'amuse. C'est une forme très naturelle. Dans notre cas, le travail artistique consistait à faire un choix dans l'ensemble des possibilités qu'offre le récit pour bien raconter l'histoire de Clios.

Olivier Havran : Ce que j'ai dû trouver c'est que ce n'est pas l'état d'âme du personnage qui compte mais bien le déroulement du récit. Si je porte la blessure du personnage dès le début, alors qu'il est encore dans l'innocence et la joie, j'empêche le spectateur de suivre son cheminement.

Olivier Havran, êtes-vous Clios ou le narrateur ?

Je n'arrive pas encore à me dire que je suis Clios. Je pense plutôt qu'il va naître dans l'imaginaire des spectateurs si le texte est dit juste. Ce sont les mots de l'auteur qui font le personnage.

Vous êtes seul sur scène pour la première fois.

O. H. : C'est vertigineux. Je dois me laisser aller parce que je n'ai aucune référence. Il me faut un peu de courage, et peut-être de la folie. Et pourtant, je ne suis pas important dans ce spectacle, c'est le récit qui l'est. Je dois accepter cette fragilité de me dire que je ne sais pas, et que j'espère. Le texte de Bauchau permet la faiblesse de l'humain et ça m'aide beaucoup à être plus naturel et seul.

Pourquoi avoir choisi de jouer dans le Studio au second étage du Théâtre des Osses ?

G. S. : On a fait des essais et on voulait créer une certaine intimité : ce récit est confié aux spectateurs. Il s'agit d'un moment partagé, privilégié.

O. H. : Le public sera installé en demi-cercle, comme réuni autour d'un feu pour écouter une histoire. Ce rapport est possible dans cette salle, il est moins frontal que dans le théâtre.

Dites-nous en un peu plus sur la scénographie.

G. S. : Dans le roman d'Henry Bauchau, Clios s'adresse à Œdipe, un personnage qui est comme lui : brûlé. Je me suis longtemps demandé s'il fallait un deuxième personnage dans la pièce, un personnage qui écoute, jusqu'au moment, où avec le scénographe Jean-Claude De Bemels, nous avons décidé d'inviter le spectateur à entrer dans l'univers de la terre brûlée de Clios.



Résumé du roman *Œdipe sur la route*

Œdipe, celui qui – jouet des dieux – a tué son père et épousé sa mère, quitte Thèbes aveugle et accablé par le poids de sa faute. Avec sa fille Antigone, il s'engage dans une longue errance qui le conduira à Colone, lieu de sa « disparition »... et de clairvoyance.

Au fil de cette quête, Henry Bauchau convoque tour à tour le chant, la danse, le rêve et le délire comme moyens de libération de son héros...

Entretien avec Tane Soutter, chorégraphe

Propos recueillis par Sara Nyikus, octobre 2008

Tane Soutter, vous travaillez depuis des années avec le Théâtre des Osses. En quoi consistent vos interventions de chorégraphe ?

Elles sont toutes différentes. Parfois il y a de la chorégraphie, vraiment, comme dans la dernière scène dansée des *Bas-fonds* de Gorki. Toujours dans *Les Bas-fonds*, je suis également intervenue dans la scène de beuverie pour éviter qu'il n'y ait que des personnages qui titubent. J'ai travaillé sur le déséquilibre, sur les actions en chaîne des gens qui se bousculent. Dans ce cas-là c'était une mise en scène chorégraphiée.

Pour *Clios le bandit*, c'est encore différent. Olivier Havran est seul, il s'agit d'un récit. C'était très difficile, j'ai beaucoup tâtonné pour que finalement mon travail se fonde dans la mise en scène de Gisèle. A la base de toutes mes interventions dans le théâtre, il y a l'honnêteté. Si je ne vois pas la nécessité d'intervenir, je ne le fais pas. Mais c'est rare : j'interviens dans beaucoup de détails liés au corps. Pour moi, un texte dit uniquement par la bouche ne suffit pas.

Dans Clios le bandit, vous avez pris le parti de ne pas faire danser Olivier Havran qui pourtant incarne un danseur magnifique, pourquoi ?

Parce qu'Olivier est un comédien et pas un danseur ! S'il dansait, on serait complètement à côté ! Par contre, ce qui est important puisque Olivier joue un très bon danseur, c'est de faire apparaître quelques mouvements qui laissent penser que le personnage sait bien danser. Ce sera important la manière dont il se déplace, dont il se tient, comment il s'assoit, se relève.

Comment s'est passé votre travail avec Olivier Havran ?

Olivier est un bosseur et il y a un véritable respect l'un pour l'autre, dans les arts qu'on pratique. Il sait que je ne vais pas lui demander des choses qu'il ne peut pas faire, donc il n'y a pas de résistance de sa part. Souvent les comédiens ont peur quand on leur dit qu'une chorégraphe va travailler avec eux. Ils croient que je vais les mettre sur pointes ou leur demander de faire le grand écart. Mais ce serait ridicule et ça ne serait pas dans mes intérêts.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans le théâtre en tant que chorégraphe ?

J'ai toujours aimé le théâtre et ça fait plus de vingt ans que je travaille avec des metteurs en scène. Mes propres créations étaient déjà dans la mouvance qu'on appelait danse-théâtre. Finalement la danse et le théâtre ont beaucoup de points communs dans le langage. On parle d'axe, d'intention, de direction, de rythme, de poids, d'action, d'espace... Tous ces mots sont utilisés tant par le chorégraphe que par le metteur en scène. Le mouvement dans le théâtre permet de gonfler l'espace, de le faire rouler dans un sens ou un autre. Il lui donne une densité.

Henry Bauchau - *Jour après jour* - Journal 1983-1989

Extraits

14 août 1984

Heureux, très heureux hier de sentir que j'accroche enfin quelque chose avec *Œdipe sur la route*. J'ai continué aujourd'hui. Je les ai suivis dans leur marche, cette fois avec le jeune brigand auquel je n'ai pu donner un nom et que j'appelle « l'homme ». A la fin de ce travail, aujourd'hui j'ai vu Œdipe et l'homme assis face à face autour d'un feu tandis qu'Antigone est allée dormir chez des paysans. L'homme commence un récit sur son enfance et son amitié, son amour pour un garçon d'un autre clan. Ce début de récit m'émeut, il est beaucoup mieux écrit que ce que j'ai fait jusqu'ici.

17 août 1984

(...) J'ai écrit quatre pages du récit de l'homme¹, aujourd'hui. C'est ce que j'ai fait de meilleur. Je prends aussi des notes sur la fin de ce récit dans le récit et comment, après avoir tué son ami, il devient un brigand et un assassin.

19 août 1984

(...) Je continue à écrire *Œdipe sur la route*. Quatre pages qui terminent le récit de l'homme. Il s'achève ainsi : « Devenu un homme de sang et de pillage, je suis parti à travers la Grèce, abandonnant les ruines de ma maison, les tombes des miens et je n'ai plus rien fait qu'aller de crime en crime ».

20 août 1984

Après le récit de l'homme, j'ai écrit deux pages d'*Œdipe sur la route*. C'est à nouveau très faible parce que je l'ai écrit sous forme de dialogue. Rupture de ton avec le récit de l'homme. Elle reflète un doute qui subsiste sur ce que je vais écrire : un roman ou une pièce de théâtre. Les pages écrites aujourd'hui sont des vestiges de cette pièce de théâtre qui affleure sous le projet réel de roman.

¹ Au début de l'écriture d'*Œdipe sur la route*, Bauchau nomme Clios l'homme.

29 octobre 1985

(...) Je me demande souvent si, en écrivant Œdipe, je ne m'éloigne pas trop de ma vie, de mon vécu et de ce que je connais. N'aurais-je pas mieux fait de rester plus près de mes propres expériences ? C'est une interrogation qui m'accompagnera, je le sens, jusqu'à la fin de ce livre. Pourtant je vis réellement, bien que dans une autre dimension de la réalité, avec Œdipe, Antigone, Clios et Diotime. Je suis entré dans leur biographie comme eux sont entrés dans la mienne, car à leur façon ils me parlent et ce qu'ils me disent agit sur ma vie. Je dois reconnaître aussi qu'il y a en moi deux mouvements, l'un vers la réalité, l'autre vers l'épique et qu'ils se succèdent ou parfois, comme dans le *Régiment noir*, se mêlent et peut-être se fortifient.

Chez Freud, le réaliste, le scientifique coexistent avec le héros épique par les risques assumés et l'ampleur de l'entreprise.

Je me suis lancé dans l'aventure d'Œdipe et d'Antigone. J'y suis avec eux, il ne dépend plus de moi de revenir en arrière ou de l'abandonner.

18 août 1986

(...) En relisant le récit de Clios, je m'aperçois qu'il y a moins de modifications à y apporter que je ne le pensais. C'est dans ce récit que le ton du livre m'a trouvé. Peut-être aussi sa passion.

18 septembre 1986

Œdipe qui écoute Clios et ne lui dit rien ou presque. Qui ne lui dit que : « Commence », et ensuite : « Continue ». Car notre condition est de toujours commencer. Et de continuer à commencer.

23 septembre 1986

(...) En travaillant le récit de Clios, je rencontre la difficulté qu'il y a à parler des moments heureux, amoureux de la vie, sans tomber dans la fadeur et la multiplication des adjectifs.

5 août 1987

Hegel : « Je suis le combat. Je ne suis pas un des combattants. Je suis au contraire les deux combattants et le combat lui-même ». En lisant cela, j'ai l'impression qu'on parle de Clios et d'Œdipe.

23 août 1987

Je me sens toujours pressé, accablé par le temps qui s'écoule et le travail à faire. La vie sur terre est pourtant régie par la pesanteur. C'est ce que Clios n'est pas parvenu à faire comprendre à Alcyon, c'est ce qu'il me rappelle chaque fois qu'il est présent, mais ensuite je l'oublie. Je rêve sans doute de vivre dans l'apesanteur, jusqu'ici ceux qui vivent dans l'espace sont soumis pourtant à des règles bien plus sévères que sur la terre.

Henry Bauchau

Ecrivain, poète et auteur dramatique, Henry Bauchau est né à Malines (Belgique) le 22 janvier 1913. Son œuvre, en partie inspirée par certains événements traumatisants de l'enfance, est placée sous le signe de la « déchirure » intérieure et s'offre comme une tentative de reconstruction par le verbe. Après une enfance marquée par la guerre de 1914 et l'incendie de Louvain, puis une adolescence assez solitaire, épanouie par des voyages, par des lectures et par la pratique du sport de compétition, Henry Bauchau entreprend des études de droit et devient, en 1936, avocat au barreau de Bruxelles. De 1945 à 1951, il travaille dans l'édition et s'établit à Paris en 1946. Là, il entame une psychanalyse au cours de laquelle il découvre sa vocation d'écrivain.

A partir de 1950, à l'âge de quarante-cinq ans, il écrit ses premiers poèmes qui, rassemblés, formeront son premier livre, *Géologie* édité en 1958 dans la collection « Métamorphose » de Jean Paulhan. En 1951 il s'installe à Gstaad, en Suisse, où il fonde et dirige un établissement d'enseignement privé. Il y écrit sa première pièce de théâtre, *Gengis Khan* (1961), mise en scène par Ariane Mnouchkine en 1961, reprise au Théâtre national de Bruxelles en 1988 par Jean-Claude Drouot et en 2005 par le Théâtre de l'Estrade au festival off d'Avignon et au Théâtre 13 à Paris en novembre 2007.



A partir de 1975, Henry Bauchau travaille à Paris comme psychothérapeute dans un hôpital de jour pour adolescents en difficulté. Chargé de cours à l'université de Paris-VII, il rend compte des rapports de l'art et de la psychanalyse à travers son expérience personnelle. En 1981, il publie *La Sourde Oreille ou le Rire de Freud*, oeuvre poétique directement inspirée de la psychanalyse, et s'intéresse de très près au mythe d'Œdipe, sur lequel il base ses romans *Œdipe sur la route* (1990) et *Antigone* (1997).

Membre de l'Académie royale de littérature de la Communauté française de Belgique depuis 1990, il a reçu le Prix international Union latine de littératures romanes en 2002.

Ses ouvrages sont aujourd'hui, pour la plupart, disponibles chez Actes Sud et traduits dans toute l'Europe, aux Etats-Unis, au Mexique, en Chine, au Japon, ...

Henry Bauchau a récemment reçu le prix du Livre Inter 2008 pour *Le Boulevard périphérique*, un prix décerné par les auditeurs de la radio France Inter.